

EN VENTE

A LYON, chez tous les Libraires.

A PARIS, chez Lucien Maron, 1,

galerie de l'Odéon, 115, 116, 117,

32 imp. 7.

BUREAU A LYON

Rue de l'Arbresec, 82.

Ouvert tous les jours de 2 à 4 h.

LE RÉVEIL

JOURNAL PARIS-LYON

PRIX DE L'ABONNEMENT

LYON

Un an 5
Six mois 2 50
Trois mois 1 50

Départements

Un an 7
Six mois 3 50
Trois mois 2

Le RÉVEIL est toujours en instance pour obtenir l'autorisation de déposer son cautionnement et de devenir politique.

SOMMAIRE

L'idée humanitaire d'après l'Eglise	MONDIÈRE.
Lettre parisienne	MOREAU DE BAUVÈRE
Les saltimbanques	VICTOR CHAUVET.
Correspondance	ALBERT BAUME.
Un commencement de guerre	HENRI T...
Lettre stéphanoise	JEAN PICK.
Vie d'Armand le Bailly (suite)	ARISTIDE FRÉMINÉ.
En l'air, petite chronique	JULES FRANTZ.
Théâtre	LÉON ST-URBAIN.

L'IDÉE HUMANITAIRE D'APRÈS L'ÉGLISE

« La vie sociale, dit Aristote, est pour l'homme un penchant impérieux de la nature. »

Cet irrésistible instinct ne se manifeste pas seulement parce que la procréation de la race humaine étant attachée comme celle de la plupart des animaux à l'union des sexes, les individus ont besoin de se rechercher mutuellement pour se compléter, c'est aussi parce qu'il y a dans l'homme l'amour inné de l'humanité : *Caritas generis humani*, suivant l'expression de Cicéron.

« Ce sentiment, cette union des hommes avec les hommes, dit l'illustre auteur latin, commence par la tendresse des pères pour leurs enfants, se développe dans les liens du mariage, au milieu des nœuds les plus sacrés, puis coule insensiblement au dehors, s'étend aux parents, aux alliés, aux amis, aux voisins, grandit avec le titre de citoyen, se répand par les traités et les confédérations d'un peuple avec un autre, et enfin est consommé par l'union de tout le genre humain. » (*Des vrais biens et des vrais maux*, V, 23).

La raison humaine n'a pas grande réflexion à faire pour comprendre que ce besoin de la vie en commun est un des plus précieux bienfaits de la nature. Il procure à l'homme toutes les jouissances de la fraternisation sociale et lui évite les dangers et les tristesses de l'isolement.

Aussi la raison voit-elle comme idéal à réaliser l'union de tous les peuples et de tous les hommes, l'humanité toute entière ne formant qu'une seule association, qu'une même famille.

Le but n'est certainement point encore atteint; le sera-t-il jamais? Mais si la marche de l'humanité vers cette fraternité universelle a été si lente, c'est en partie à l'Eglise chrétienne et à ses doctrines qu'il faut l'attribuer.

Et quand le Père Hyacinthe, dans un élan d'enthousiasme, s'écrit :

« Je me trouve en face d'une grande idée, l'une des idées qui a le plus de charme et de force en ce siècle,.... l'une des idées qui ont le plus passionné ma jeunesse, et qui passionneront mon âge mûr : c'est l'idée de l'humanité, la société de tous les hommes avec tous les hommes, de tous les peuples avec tous les peuples, du genre humain avec lui-même. Je salue la société universelle, je salue l'humanité.... »

il est certain qu'il oublie un moment les doctrines de l'Eglise pour laisser parler sa raison et son cœur.

L'Eglise, en effet, n'a jamais enseigné l'amour du monde, l'union fraternelle de l'humanité. Et le révérend prédicateur est bien près d'en convenir lorsqu'il dit :

« On a beaucoup reproché au christianisme de

pratiquer une vertu personnelle et de méconnaître la vertu sociale, de chercher un salut tout individuel et de ne se pas préoccuper du salut humanitaire.

« Il est vrai, nous sommes les hommes de l'idée personnelle, de la vertu individuelle, du salut individuel. Nous disons que l'homme est responsable avant tout du bien et du mal devant sa propre conscience. Nous disons qu'il doit faire le bien, éviter le mal, indépendamment de l'utilité qui en revient à la grande humanité. »

Est-ce qu'il n'est pas aujourd'hui scientifiquement démontré que Jésus n'a fait que reproduire la doctrine des Esséniens, qui, au milieu d'une société corrompue et avilie, n'avaient su trouver d'autre consolation et d'autre espérance que de proclamer le mépris du monde et l'amour de Dieu?

Est-ce l'union des hommes que conseille saint Jean dans ce passage?

« Gardez-vous d'aimer le monde, ni rien de ce qui est dans le monde; si quelqu'un aime le monde, l'amour du père n'est point en lui; car tout ce qui est dans le monde n'est que concupiscence de la chair, et concupiscence des yeux et orgueil de la vie. » (Epître I^{re}, II, 15, 16.)

Est-ce que tous les docteurs de l'Eglise n'ont pas tenu le même langage?

Et n'est-il pas admis comme une vérité historique incontestable que le christianisme a toujours prêché le mépris du monde, et s'est efforcé d'isoler l'homme, de le mettre en lutte contre sa nature et ses instincts, de le dégager de toutes les affections terrestres, d'en faire un ermite ou un religieux cloîtré?

Pour l'Eglise dans ce monde qui est tout entier sous l'empire du démon, dans cette vallée de larmes où toute créature est méprisable et Dieu seul digne d'amour, la réalisation de la perfection est la vie monacale, la solitude et l'isolement.

Or, recommander l'individualisme monacale, c'est méconnaître les deux grands préceptes que signale le P. Hyacinthe : celui de la justice et celui de la charité. « Qu'est-ce, en effet, que la justice, dirai-je avec lui, sinon le respect et l'accomplissement mutuel par les hommes de leurs devoirs et de leurs droits? Qu'est-ce que la charité si ce n'est le don au-delà de ce qui est dû...., le don de la personne elle-même, le don de chacun à tous? » c'est-à-dire l'emploi de toutes ses facultés physiques et intellectuelles, le sacrifice de sa propre chose et la privation de ses jouissances pour le bonheur d'autrui.

Or, remplit-il ses devoirs vis-à-vis de ses semblables, leur procure-t-il tout le bonheur possible celui qui, en s'isolant d'eux, ne se préoccupe que de son perfectionnement et de son salut individuel?

L'Eglise a, il est vrai, une réponse toute prête : l'ermite ou le moine prie pour les pécheurs, et c'est le plus grand service qu'il puisse rendre à l'humanité.

Malheureusement, l'effet de ce service qu'on appelle la prière et qui n'exige aucun travail, aucune peine, aucun sacrifice, ne peut s'apprécier que dans l'autre monde, et, s'il coopère au salut de l'humanité après cette vie, c'est-à-dire quand elle a cessé d'être, il est bien impossible d'affirmer que, dans ce monde, il contribue par l'isolement des hommes à leur union et à leur fraternité.

Est-il possible dès-lors de ne pas être étonné, surpris, lorsqu'on entend le prédicateur catholique s'efforçant d'attribuer au christianisme l'origine de l'idée humanitaire, s'écrier :

« Au dessus de la société domestique, au dessus de la société civile, au dessus de la société religieuse, il y a une société universelle : le genre humain.

« Je m'arrête un moment sur ces sommets, j'y suis bien ! Sommets sublimes, sommets radieux ! L'antiquité païenne vous avait soupçonnés dans ses lucurs d'aurore, mais c'est le christianisme qui vous a découverts ; et si la philosophie du siècle est montée à sa suite, c'est en vain qu'elle essaye de l'en bannir et de l'en renverser : elle ne peut y demeurer elle-même qu'à ses pieds et comme son disciple.... »

« Ils sont chrétiens ces sommets de l'idée humanitaire ; chrétiens dans la lumière originelle qui les éclaire.... »

Sans doute on est heureux de rencontrer chez un des représentants les plus zélés du catholicisme : et cette glorification inattendue de l'idée humanitaire, et l'enthousiasme qu'elle excite ; mais on s'étonne que l'auteur en attribue l'origine au christianisme, et surtout qu'il se contente, à cet égard, d'une affirmation, alors qu'il a commencé par reconnaître que l'antiquité l'a entrevue, et que la philosophie du siècle ne veut pas permettre que le mérite de l'invention appartienne à Jésus ou à ses disciples.

Jamais les doctrines chrétiennes, qu'on les puise dans les Evangiles ou dans les œuvres des docteurs de l'Eglise, jamais les témoignages de l'histoire ne permettront de faire du christianisme une religion de fraternité universelle. C'est une vaine et inutile tentative que de l'entreprendre.

Ils l'ont, à ce qu'il paraît, parfaitement compris les cinq cents évêques réunis à Rome qui, au lieu de suivre la voie que leur avait tracé le P. Hyacinthe, se sont décidés, il y a quelques jours, à canoniser un inquisiteur.

Serait-ce à l'aide d'une pareille manifestation qu'ils auraient voulu prouver que le catholicisme avait été l'inventeur, le soutien, le propagateur de l'idée humanitaire?

Nul ne songe à nier que les Evangiles et les livres chrétiens, au milieu de récits légendaires et surnaturels, de réflexions mystiques et intolérantes, ne renferment de nobles paroles et de sages préceptes, qui, pris isolément, détachés des observations qui précèdent ou qui suivent, peuvent porter à croire que Jésus aurait été un des apôtres de la charité universelle, de l'amour de l'humanité.

Il suffira de rappeler les versets suivants :

« Je vous donne un commandement nouveau, c'est de vous aimer les uns les autres.... »

« Vous êtes tous frères et vous n'avez qu'un père qui est dans les cieux. »

« Toutes les fois que vous avez rendu les devoirs de la charité au moindre de mes frères, c'est à moi-même que vous les avez rendus. »

« Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient. »

Mais il est à remarquer d'abord que ce précepte que Jésus donne comme nouveau et dont l'Eglise catholique veut absolument lui attribuer le mérite : l'amour du prochain et le pardon des injures, a été enseigné bien longtemps avant lui. Tous les moralistes anciens l'ont fait entendre, et cette question d'origine est à cette heure complètement éclaircie. Il suffit, pour s'en rendre compte, de lire l'*Histoire des théories et des idées morales dans l'antiquité*, par M. Denis, et l'étude que M. Boutteville a consacrée au même sujet dans son livre de la *Morale de l'Eglise et de la morale naturelle*.

Nous ne pouvons résister au désir d'emprunter à ces auteurs quelques citations.

Après Pithagore et Socrate, Zénon a remplacé la patrie par l'humanité... C'est le stoïcisme qui a le premier explicitement proclamé l'égalité naturelle des hommes, l'unité du genre humain, la fraternité sociale. Les stoïciens devinrent ainsi, suivant l'expression de Sénèque, « les fon-

dateurs des droits du genre humain. »

Ménandre, contemporain d'Alexandre, disait : « La naissance n'établit entre nous aucune différence ; si l'on juge d'après la justice, tout homme de bien est un homme bien né... »

« Celui-là est le meilleur des mortels, qui sait le mieux supporter les injures. Lorsque tu voudras injurier le prochain, commence par examiner toi-même tes défauts et tes vices... »

« C'est vivre que de ne pas vivre pour soi seul... Aidons-nous mutuellement et personne n'aura besoin de l'aide de la fortune... Respecte et aide l'étranger, car tu seras peut-être étranger un jour. Riche, souviens-toi de secourir les pauvres, car les pauvres appartiennent aux dieux... »

Enfin, un siècle avant Jésus-Christ et dans les deux siècles suivants, dans tous les pays de langue grecque, « amis ou ennemis du stoïcisme, philosophes de toutes les écoles et de tous les pays, poètes, historiens, grammairiens ou rhéteurs, tous parlent de l'amour sacré du monde, de l'égalité des hommes et de la république universelle. »

Les mêmes pensées ont inspiré les philosophes, les poètes et les écrivains de Rome.

Les œuvres de Cicéron et de Sénèque sont trop connues pour qu'il soit nécessaire d'en rappeler les passages humanitaires.

Marc Aurèle se reconnaissait aussi citoyen du monde : « Et dans cette vraie république où tous sont admis comme citoyens, jamais on n'a entendu prononcer les noms de supérieur et d'inférieur, de noble et de roturier, de maître et d'esclave. Il ajoutait : nous sommes nés pour nous aider les uns les autres. »

Et les juriconsultes et les poètes ne parlaient pas autrement que les philosophes.

Mais, non seulement la morale antique enseignait l'amour de l'humanité, la charité universelle, elle sait inspirer la magnanimité et la grandeur d'âme, le pardon et l'oubli des injures. Diogène, Socrate, Cicéron, Sénèque, Epictète sont sur ce point bien plus explicites encore que Jésus et ses disciples.

Ce n'est donc pas au Christ que revient la gloire d'avoir été le promoteur de l'idée humanitaire.

Quoi ! il aurait fallu des milliers de siècles à la raison humaine pour qu'elle se rendit compte de ce penchant impérieux qui porte l'homme à aimer ses semblables, et qu'elle le reconnût comme le plus puissant auxiliaire de la civilisation, pour qu'elle comprît l'égalité des droits que la nature a établie entre tous les êtres de même espèce, pour qu'elle préférât la jouissance du pardon et du bienfait au plaisir cruel de la vengeance ! Ah ! la raison a plus de puissance et plus de sagesse !

Et non-seulement cette charité qui embrasse tous les hommes a été enseignée longtemps avant le Christ, mais elle l'a été dans un sens beaucoup plus large, parce qu'elle ne se rattachait à aucune religion positive. Dans la doctrine des philosophes que nous avons signalés, il n'y a pas de distinction entre le croyant et l'infidèle, entre le peuple de Dieu et le peuple étranger ; tous les hommes de toutes les nations sont frères, et l'amour doit exister pour le genre humain tout entier, sans aucune restriction.

Il n'en est pas précisément ainsi dans les enseignements du Christ, ni surtout dans les prédications et les écrits des docteurs chrétiens, et il faut bien reconnaître en consultant l'histoire que les fidèles de tous les siècles n'ont jamais suivi le précepte.

Nous avons déjà remarqué que l'Essénien Jésus prêche le mépris du monde, la pénitence et l'amour de Dieu ; il ressort en outre de l'étude des Evangiles et surtout des trois premiers qu'il

est juif avant tout; que ce qui le préoccupe ce sont les enfants d'Israël, le peuple de Dieu :

« N'allez point vers les Gentils et n'entrez point dans les villes des Samaritains, mais allez plutôt aux brebis perdues de la maison d'Israël. » (Math., X, 5, 6).

Donc, on a le tort d'aller au-delà de sa pensée, lorsqu'on généralise ses observations et qu'on les applique à l'humanité toute entière. Elles ne s'adressaient qu'aux juifs.

Quand Jésus disait : Aimez-vous les uns les autres... vous êtes tous frères... il ne songait qu'aux chrétiens. N'est-ce pas lui, en effet, qui s'est écrié : « Que celui qui n'écoute pas l'Eglise vous soit comme un païen et un publicain. »

Il a dit, il est vrai : aimez vos ennemis ; mais il ne s'agissait nullement des ennemis de la foi, des ennemis de Dieu, des ennemis de l'ordre public, il s'agissait seulement des ennemis personnels. C'est saint Augustin qui le déclare.

D'après les docteurs de l'Eglise qui ont commenté les paroles du Christ, il n'est permis au chrétien d'aimer que des chrétiens : l'amour ne doit exister que dans la foi du Christ.

Saint Paul, en plusieurs endroits, prêche la séparation absolue des fidèles et des infidèles, et il recommande d'éviter l'hérétique. Saint Augustin tient le même langage : pour ou contre le Christ, amis ou ennemis, pas de milieu.

Et c'est en s'appuyant sur ces distinctions qu'ils trouvaient évangéliques que les saints les plus honorés de l'Eglise ont prêché le massacre et la guerre.

Saint Bernard, dans son exhortation aux chevaliers du Temple, s'est écrié : « Le chrétien trouve sa gloire dans la mort du païen, puisque le Christ y est glorifié. »

Et saint Jean Damascène est allé plus loin : « Quoi ! Dieu est assailli par les Manichéens, et nous ne les tuons pas par le feu ! »

Faut-il rappeler les terribles excommunications, les imprécations et les malédictions horribles lancées par les papes et par les conciles ? Où trouver dans l'histoire rien de plus haineux et de plus fanatiquement cruel ?

« L'Eglise, comme on voit, ajoute M. Boutteville, ne s'est pas contentée de maudire ; elle a brûlé, elle a égorgé, massacré des hommes, des femmes, des enfants, des populations entières dont le seul crime était de différer avec elle sur quelque point de doctrine inaccessible à notre raison ; elle a mis à feu et à sang, elle a semé de ruines des provinces ; de vastes régions par elle dépeuplées ; quand elle n'a pu atteindre ses ennemis par le fer ou par le feu, elle s'est appliquée au moins à leur ravir tout moyen d'existence, et les a condamnés, autant qu'il était en elle, à mourir de faim. »

Il nous est bien maintenant permis de conclure. Il faut avoir le courage de le reconnaître, la religion qui prêche l'extermination des ennemis de la foi n'est pas la religion de l'amour, mais de la haine du genre humain, comme le proclamait déjà Tacite à son époque.

Ce n'est donc pas le christianisme qui a contribué au rapprochement des peuples de religions différentes, à l'abaissement des barrières qui existaient entre les nations, à la formation d'un droit des gens plus humain et plus doux.

C'est la raison humaine qui a tout fait, qui a vaincu toutes les haines religieuses, qui a surmonté tous les obstacles que semaient sur la route de la civilisation les prétendues révélations divines. Le triomphe de l'idée humanitaire n'est et ne sera que l'œuvre de la raison.

Laissons donc de côté les préceptes de la révélation et les inspirations de la foi, toujours plus obéissantes qu'éclairées. La morale n'en a nul besoin, la foi n'ayant jamais réussi qu'à retarder son développement. Suivons en toutes choses les conseils de la raison et la civilisation marchera à pas rapides. Quelle est donc la doctrine révélée contraire à la raison qui pourrait à cette heure espérer de lutter contre elle ? La raison a vaincu, et ses conquêtes, l'instruction aidant, ne périront pas.

MONDIÈRE.

LETTE PARISIENNE

(No 12.)

Mon cher Charles,

Deux hommes se partagent en ce moment, au théâtre, l'attention et la faveur du public. Quoiqu'en les

combattant peut-être un peu, je n'inflimerai pas absolument le jugement que celui-ci porte, bien que Chamfort ait posé cette question extrêmement scabreuse et hardie pour un auteur : Combien faut-il d'imbéciles pour faire un public ?

Depuis que le niveau intellectuel de ce public a baissé, on a pour lui beaucoup plus d'égards, et on ne lui présente plus de telles pilules sans les bien dorer au préalable.

Donc, le public veut bien honorer de sa confiance Victorien Sardou et Jacques Offenbach — ce qui leur fait probablement beaucoup de plaisir, et leur rapporte assurément beaucoup d'argent.

L'histoire de leur réputation est celle de toutes les choses : on a commencé par la porter aux nues et on l'a ensuite jetée dans la boue. Or, ils ne méritaient :

« Ni cet excès d'honneur ni cette indignité. »

Sardou surtout a eu beaucoup à essayer d'indignité, parce que, dans la camaraderie, il n'est pas aussi drôle qu'Offenbach. Or, être drôle est excessivement utile à un homme qui veut réussir comme auteur. On ne s'imagine pas combien cela a servi beaucoup, et notamment à Lambert Thiboust qui, malgré cela, vient de mourir tout entier.

Dans les commencements de Sardou, on le traînait en scène, et des têtes quasi-princières se penchaient aux loges en criant : « C'est Molière et Beaumarchais ! » Lorsqu'Offenbach eut écrit *Orphée aux Enfers*, le public, pris d'une sorte de délire, suspendit son souffle aux jetés-battus d'Eurydice, et j'ai vu le moment où la chanson de Jupin allait devenir notre chant national. — Evidemment Rouget de Lisle avait baissé d'un bon cran.

Puis, lorsque Sardou fut bien et dûment décoré ; après qu'Offenbach eut été déclaré le dieu de la musique, on commença à entendre dire dans les bas fonds de quelques feuilles de choux : « Mais ce sont des idiots ! »

J'ai suivi avec grand soin l'auteur et le compositeur dont il est ici question, et je n'hésite pas à déclarer qu'ils valent tous deux beaucoup plus que leurs œuvres.

A cela, il y a une raison triste mais facile à comprendre : on leur a trop fait manger de vache enragée.

Le Sardou d'il y a 15 ans avait pour le moins autant d'esprit que le Sardou des *Bons Villages*, et Offenbach possédait pour le moins autant de verve lorsque, chef d'orchestre des Français, il faisait entendre dans l'intimité, au Casino d'Étretat, une chanson à boire de Bruskino (je crois ma mémoire fidèle), que lorsqu'il nous donne la *Grande Duchesse*. On les aurait accueillis dans ce temps, qu'ils auraient été ce qu'ils sont, tandis qu'ils sont ce qu'on les a faits et, en vérité, nous y avons perdu.

Si convaincu que l'on soit, de quelque entêtement que l'on soit doué, il arrive un moment où un auteur, pressé par mille raisons, abandonne l'art pour le métier : c'est ce qui est arrivé à Sardou et à Offenbach.

Sardou se rappelant les refus qu'il avait essuyés des directeurs, se dit, le jour où un hasard le fit enfin arriver : « Maintenant je vais gagner de l'argent » — et il en gagne.

Nous n'avons qu'à mettre un *idem* à l'article Offenbach.

Voici le procédé dont Sardou s'est servi : sachant qu'un auteur qui fait du neuf n'en tire jamais profit (le public n'aime évidemment que ce qu'il connaît déjà) puisa à droite et à gauche : il prit la manière de Scribe, le mot de Barrière, la brusquerie de Dumas fils ; il lut beaucoup pour trouver des idées, et arrangea tout cela avec les moyens de son tempérament littéraire qui est éminemment spirituel et éminemment adroit. Vois *Nos Intimes* : Sardou prit, pour les faire, les types ayant déjà réussi au théâtre depuis une dizaine d'années, le ménage *Vigneux* dans le *Testament de César Girodot*, *Tolozan* dans les *Parisiens*, le mari dans les *Lionnes pauvres* ; il travestit les pêches à quinze sous et en fit les moitiés de poires ; il prit à Rougemont l'incident du renard, et avec cet assaisonnement il sut faire passer la scène du balcon qui est certainement la ficelle la plus tirée que l'on puisse trouver.

Offenbach, de son côté, ayant remarqué que le peuple français aime à chanter sans être musicien, — ce qu'a prouvé Emile Chevry, — se dit : le mirilton est ici en grande vogue ; faisons donc, non de la musique, mais des airs qui puissent facilement s'exécuter sur le mirilton, soit en musique de chambre, soit à grand orchestre, et il écrivit des choses comme sa valse de *Lischen et Fritzchen* (1) et l'orchestration du *Roi de Béotie*.

J'ai dit que tous deux valaient mieux que leurs œuvres. Tu comprends que je ne puis pas faire une analyse complète de toutes les pièces de l'un et de toutes les partitions de l'autre. Je ne vais donc prendre qu'un ou deux exemples :

Sardou a fait quelques délicieux couplets dans *Garat*, et il a écrit le premier acte des *Ganaches* qui, pour moi, est son chef-d'œuvre. Offenbach a fait la *Chanson de Fortunio*, qui pleure délicieusement, et l'air : *J'ai vu le dieu Bacchus*... dans lequel il y a une ampleur de grande musique. Or, chez tous les deux, ce n'est pas le hasard d'une chance d'inspiration : c'est la nature qui perce et proteste contre ses entraves.

Moi, directeur du Châtelet, j'aurais dit à Sardou : Écrivez-moi une pièce féerique où vous mettez votre bon et brillant esprit ; j'aurais dit à Offenbach : Faites-moi des chœurs comme celui que j'ai entendu à une fin d'acte de *Geneviève de Brabant*. — J'aurais mis à leur disposition mon théâtre, mes décorations, mes costumiers, un nombreux orchestre, tout mon personnel, et j'aurais eu 300 représentations avec une féerie qui n'eût pas été une ineptie, et qui aurait tué d'un coup toutes les autres.

C'est un décourageant spectacle que celui de deux hommes d'un mérite réel forcés de faire du vulgaire pour être écoutés, pour être applaudis... pour vivre. Mengin, le saltimbanque, disait à la foule une vérité que lui seul pouvait dire : Je me serais présenté à vous en habit noir, que vous seriez passés sans me voir ; j'ai mis un casque et une cuirasse, je me suis habillé en Polichinelle, je vous ai appelés

imbécilles, et vous vous êtes arrêtés, et vous avez ri, et vous m'achetez mes crayons. Sardou et Offenbach ont entendu cela, et ce n'est pas eux que j'accuse s'ils l'ont retenu.

J'accuse le public dont l'imagination onaniste se complait à regarder les spectacles à maillots, et qui n'a pas su faire vivre *Dième du Bois*, ce ravissant bouquet à parfum grec ; j'accuse les directeurs qui n'ont pas fait ce que je disais tout-à-l'heure ; j'accuse surtout l'administration qui, au temps des privilèges, n'a pas su dire aux directeurs : Je vous défends de démolir — et qui, maintenant, met à la tête du second théâtre Français, un homme presque illettré.

On nous rend, me diras-tu, le répertoire d'Hugo. Je ne pense pas que le tableau à secret d'*Hernani* puisse rétablir le goût, ni que le mélodrame — quoique en vers — soit bien à sa place à la Comédie-Française.

Je t'ai montré le mal ; le remède, je n'en vois plus.

A toi,

E. MOREAU DE BAUVIÈRE.

LES SALTIMBANQUES

J'ai rencontré, il y a quelques jours, une troupe de pauvres saltimbanques se préparant à offrir au public la troisième et dernière représentation de la soirée. Les lampions fumaient et répandaient dans l'air une odeur d'huile rance qui vous serrait impitoyablement à la gorge ; des femmes et des jeunes filles sans autres vêtements qu'un justaucorps et une petite jupe pailletée et garnie de galons d'or dont on devinait l'usure malgré leur scintillement, se promenaient sur les tréteaux, les mains sur les hanches, la bouche souriante, l'œil fier, insouciantes, imperturbables. Cinq ou six musiciens, recrutés je ne sais où, soufflaient, suaient, s'efforçaient de faire le plus de bruit possible, afin d'attirer la *po-pu-la-ti-on*, tandis que le paillasse, en Antinoüs de vingt-cinq à vingt-huit ans, prêtait complaisamment ses joues aux soufflets d'une espèce d'Hercule, probablement le maître de la baraque.

En face de ce spectacle, je me demandai ce que l'on se demande chaque fois que le hasard ou la curiosité vous amène en présence de ces pauvres hères dont la vie humiliante et précaire a pourtant une certaine teinte de poésie mélancolique, quelles circonstances ou quelles fautes avaient pu les réduire à ce métier-là. Ces hommes qui sont robustes, pouvaient se faire soldats et manœuvres, à défaut de professions plus douces ou plus lucratives ; ces jeunes filles pouvaient faire de courageuses ouvrières, avoir un toit où s'abriter, une famille qui les eût honorées et respectées, et tous, au lieu de vivre ainsi, pressés en dehors de cette société qui les méprise, y prendre honnêtement leur rang. Je m'arrêtais donc à penser, faute de trouver mieux, qu'ils étaient tous destinés de père en fils à ces exhibitions, quand l'idée vint de me renseigner à l'un d'eux. Justement un des musiciens, un vieillard à barbe grise, venait de laisser éteindre sa pipe, et maugréait ; je lui offris sans façon un cigare qu'il prit de même, et la conversation ne tarda pas à s'engager sur le terrain où je la voulais amener. Et voici, à peu près, ce qu'il me raconta :

La plupart des saltimbanques, en effet, ne le sont que parce que leurs pères l'étaient. Quant à ceux que l'on recrute, le nombre en est petit, encore sont-ils vus généralement d'un mauvais œil et considérés comme des vagabonds dont on se méfie. On ne les embauche donc que dans les cas extrêmes, pour donner plus d'éclat à une représentation qui demande un personnel nombreux, ou pour combler un vide. Ils aiment leur métier avec passion, et quelques-uns ont l'orgueil de véritables artistes. Dans cette vie nomade, dans cette existence variée, voyageant par étapes, couchant à la belle étoile, ils sont en contact continu avec la nature, et l'impression qui leur en reste se trahit souvent jusque dans la conversation des plus vulgaires : « Les grands silences de la nuit, me dit le vieux musicien que je soupçonne d'être aussi un poète, les naissantes clartés de l'aurore, le premier chant d'un oiseau, le bruit du vent dans les branches, le frôlement d'un insecte dans les herbes, tout cela nous charme plus que vous ne sauriez croire. J'ai vu de mes compagnons pleurer à la vue d'un clocher perdu dans le lointain, parce qu'il leur rappelait la patrie absente. Ce sont là des heures de tristesse comme nous en avons tous, mais qui valent mieux cent fois que la joie la plus bruyante. Allez, que ceux qui ne nous connaissent pas ou qui nous connaissent mal nous appellent vagabonds et bohèmes, il y a d'honnêtes gens chez nous. Oui, nous marchons à l'aventure et nous dinons souvent de l'air du temps ; oui, nous couchons sur la terre et nous n'avons d'autre toit que le ciel ; mais le ciel est élément pour nous et la terre est moins dure que les hommes. Vous voyez cette jeune fille qui reçoit les billets ; vous voyez sa sœur qui se promène avec un sabre en équilibre sur le nez, eh bien ! ces deux enfants-là, monsieur, sont plus sages que bien des filles de notaires. Elles n'ont pas de brillantes toilettes, elles ne vont pas dans le monde, au bal, au spectacle, — le spectacle c'est elles qui le donnent, — mais elles n'escomptent pas non plus le mariage auquel d'ailleurs elles ne pensent guère. Tout à l'heure la représentation va commencer ; l'ainée montera à cheval, fera des pirouettes, des sauts périlleux ; la plus jeune traversera des cercles, franchira des obstacles, marchera sur la corde, toutes deux risqueront leur vie ou tout au moins de se casser quelque chose, un bras, une jambe ou n'importe quoi ; mais que le public les encourage et les applaudisse, et en admettant même qu'il leur arrive, ce que je ne leur souhaite pas, un accident quelconque, le plaisir qu'elles éprouveront de se savoir appréciées sera le plus sûr remède à leur mal. Dites, trouverez-vous beaucoup de jeunes filles qui se satisfassent de pareils rêves ? Ce sont pourtant là leurs chimères et ce qu'elles appellent la gloire : les murmures approbateurs de ces gens que vous voyez groupés autour de nous. Nous ne sommes pas tous des saints et des saintes ! oh ! non, mais si quelques-uns de nous succombent, ils sont moins blâmables que les autres, parce que le monde est trop sévère pour eux, et ne se rappelle de notre condition, non pour nous excuser, mais pour donner un prétexte à son injustice envers nous. »

Et là-dessus, le vieux saltimbanque, après m'avoir salué, rentra dans l'intérieur où la représentation allait commencer ; et je m'éloignai plutôt attendri que convaincu, plaignant le sort de ces hommes qui souffrent non-seulement des privations que la misère leur impose, mais encore de notre orgueil qui les écrase, et appelant de tous mes vœux des jours meilleurs pour l'humanité.

VICTOR CHAUVET.

CORRESPONDANCE

20 août 1867.

Plus de pétards ! plus de citoyens en goguette ! plus de troupiers harcelant le pékin ou la fillette de leurs lazzi de corps de garde. La fête nationale est passée et tout est rentré dans l'ordre. Ce qui ne veut pas dire que tout le monde soit satisfait ; malgré les mille précautions qu'une administration paternelle prend pour contenter ses fidèles sujets, on froisse toujours quelqu'un et cela sera toujours ainsi tant qu'il y aura de par le monde des niais et des intriguants.

Un journaliste, décoré du titre de *secrétaire de la direction politique* d'un journal quotidien, a été dégradé quand la condescendance impériale a permis que le ruban rouge soit octroyé à ce vétéran de la presse. Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ? — Chacun sait que le militaire quand il sort du service, et qu'il est vétéran, n'est point exclu des faveurs accordées aux bons et loyaux serviteurs. On le voit, la rosette à la boutonnière, la canne à la main, la moustache impériale bien fournie et bien astiquée, parcourir chaque jour nos boulevards les plus fréquentés, nos salles les plus courues. Il est aisé de le reconnaître à son air martial et *investigateur*. Eh bien, vétéran de la presse décoré, ou vétéran de l'armée en redingote noire, la différence n'est pas bien grande. On observe également de nos jours dans ces deux états cette discipline absolue qui n'admet qu'une action et qu'une volonté ; et la sienne dans les rangs est souvent rappelé en d'autres termes et par d'autres personnalités que les serments du régiment, mais toujours avec le même ton impératif.

Aussi dans un tel état de chose était-ce quelque peu imprudent de se permettre de répondre à un bon paysan qui le soir du 15 août demandait d'où se tirait le feu d'artifice : *Mais, nigaud, il se tire de nos poches*. J'ai trouvé la répartie assez acerbe pour ne pas ajouter : *et encore on n'en a pas eu pour son argent*. L'artificier était évidemment pressé d'en finir, car il nous a fait grâce de tous ces accessoires, soleils, feux de bengale, etc., etc., qui font dire à un peuple insatiable : Oh que je suis content ; comme c'est beau. Mais, la pluie avait mouillé les artifices.

Pour ne pas laisser incomplet à votre connaissance le bilan des faveurs qui inondent en ces jours heureux la presse et les lettres, et aussi pour accroître votre amour pour le libéral M. Duruy, je vais vous faire le relevé des écrivains illustres que M. le Ministre a daignés récompenser. M. Claude Bernard, le célèbre physiologiste, a été nommé commandeur ;

(1) Si cette orthographe n'est pas exacte, pardonnez-le-moi ; je ne connais pas cet allemand-là... ni l'autre.

la science n'a pas d'opinions ni de principes, mais elle ne peut se passer d'aimer l'indépendance et la liberté, et elle doit employer son influence à la propagation des grands principes. M. Bernard, à force de studieux travaux, est devenu un professeur éminent à qui tout le monde rend honneur ! Je citerai ensuite MM. Bertrand, membre de l'Institut ; Berthelot, professeur au Collège de France ; Delaunay, professeur à la Faculté des sciences et membre de l'Institut comme M. Hermite, le professeur à l'Ecole normale ; M. Beilard, membre de l'Académie de médecine ; M. Henri Berthoud, homme de lettres, moins connu que MM. Littré, Despois, Laboulaye et tant d'autres, mais probablement plus modéré et moins rétif : il est maniable, mais ce n'est pas lui qui illustrera jamais les lettres françaises. M. le docteur Caffé, un des doyens de la presse médicale ; on ne lui connaissait pas d'autre motif sérieux pour mériter le ruban. M. de Caumont, correspondant de l'Institut, a publié des travaux importants sur l'archéologie et l'histoire, mais qui ne seront pas plus remarquables ni plus remarqués parce qu'il est officier de la Légion d'Honneur. M. Colmet de Santerre, professeur à la faculté de droit de Paris ; il a une manière à lui toute particulière de glisser sur les articles du Code Napoléon dont la paternité remonte aux membres de la grande assemblée républicaine. M. Baillon, professeur à la faculté de médecine de Paris, connu probablement, mais moins que M. Broca ou autre. M. Himly, professeur à la faculté des lettres de Paris, a bien fait quelquefois de petites pointes d'opposition, mais qui n'ont pas tiré à conséquence. Beaucoup de professeurs des lycées, MM. Charles, Grégoire, Hatyfeld, Arretier, etc., etc., j'en passe et des meilleurs. M. Marty-Laveaux, membre du comité impérial des travaux historiques et des Sociétés savantes ; cet important personnage est connu en haut lieu, mais moi je n'ai pas le même avantage.

Arrivons aux écrivains connus par leurs productions littéraires et leur esprit démocratique : M. Simonin, ingénieur et remarqué par de nombreuses publications chez Hachette, n'a jamais rien demandé, mais il ne refusera jamais rien, ce qui est déjà, quelque chose. M. Marcon, géologue, d'origine américaine, est vivement épris des idées démocratiques, et aussi sans doute des honneurs et des décorations. M. Batic, économiste et professeur à la Faculté de droit de Paris, est un homme bien pensant et bien prudent, qui a fait aussi dans son temps de la politique démocratique, et a fini par se dégriser. M. Fleury, dit l'illustre réaliste Champfleury, célèbre par sa batterie de cuisine en faïence bleue, jaune, verte, dont il décora son appartement ; ce ne serait peut-être pas un titre suffisant à la décoration : mais il a accepté courageusement en compagnie de M. Féval le don gracieux de 40.000 francs de M. Vaillant dans l'affaire de la Société des gens de lettres pour le congrès littéraire, c'est évidemment un acte de haut patriotisme, surtout après le refus de la Société. M. Alphonse Feillet, homme de lettres, directeur d'un cours secondaire pour les jeunes filles, également fort dévoué aux principes démocratiques, croit sans doute les servir en portant le ruban rouge. Enfin M. Simonon Pécontal, tout à fait inconnu, de moi du moins. On dit cependant qu'il est journaliste... comme l'ex-avoué de Périgueux est roi d'Araucanie, peut-être.

Mais, malheur affreux, M. Adrien Marx, le reporter officiel, a été oublié ! On m'assure que, brisé par le chagrin, il a tenté de se donner la mort au milieu de ses amis convoqués pour assister à ce lugubre événement. Socrate a bien pu ainsi la ciguë ! — On a été obligé de lui mettre la camisole de force pour qu'il ne mit pas à exécution son funeste projet. Le bruit de ce désespoir et de cette tentative s'est, dit-on, répandu en haut lieu. Immédiatement il a été annoncé au malheureux Adrien qu'il ne perdrait rien pour attendre. Et la joie est rentrée dans sa maison. J'oubliais M. Edmond About qui, de chevalier qu'il était, passe officier. Qui en eut doute ! — On ne va pas à Compiègne et dans toutes les résidences impériales pour y manger des prunes.

On annonce une vraie révolution financière, et je crois pouvoir vous en dire quelques mots. Il s'agit de la fondation récente d'une institution, les *Caisse syndicales*, due à l'initiative de MM. Horn et Duhant-bourg. Elle se propose, en devenant l'intermédiaire du commerce et de l'industrie, de fournir aux petits fabricants et aux artisans, un capital qui leur permette de développer leurs affaires. Divers comptoirs seront fondés d'abord à Paris, puis dans les provinces où l'esprit d'indépendance existe encore quelque peu. Cette entreprise établie sur les principes de l'association et de l'assurance, et inspirée, non pas par une pensée de spéculation, mais par une idée philanthropique et scientifique, aura des adversaires systématiques et intéressés. Quand on a lu la brochure que M. Horn a publiée chez Guillaumin sur cette question, il est facile de se convaincre de la révolution économique et morale qu'une semblable institution apporterait au milieu de nos établissements financiers. Aussi toutes les forces dont disposent leurs administrateurs sont mises en jeu pour éloigner le danger qui les menace et faire avorter cette tentative d'amélioration financière si désirée et si nécessaire.

ALBERT BAUME.

UN COMMENCEMENT DE GUERRE.

Connaissez-vous M. l'abbé Thions, membre de la Société académique de Maçon et ancien consul de France dans la Turquie d'Europe ?...

Malgré l'intéressante réputation littéraire et politique dont paraît jouir ce digne abbé, il pourrait bien se faire que vous n'en ayez jamais entendu parler. Vous ne seriez pas plus ignorant que je ne l'étais ce matin....

M. Thions a été un des rares ecclésiastiques qui s'étaient laissés enthousiasmer par la pro-

clamation de la République, et le gouvernement d'alors avait eu la généreuse ou naïve inspiration d'en faire un consul dans la Turquie d'Europe... mais les temps sont changés et le gouvernement aussi. Et M. Thions a rétracté ses erreurs et pris en main la cause de l'Eglise et du saint-siège.... Et vous devinez sans peine qu'il a à se faire pardonner.

Il vient de publier un livre et une brochure. Je n'ai pas lu le livre.... et pour cause.... il excite l'admiration et l'enthousiasme du *Courrier de Lyon* ; mais j'ai eu la chance de rencontrer la brochure sur mon passage et j'ai succombé à la tentation de la curiosité.... d'autant plus que le titre était alléchant :

Une des sept Plaies de l'Europe, ou le Pot-Pourri du Journalisme.

Il y eut autrefois dix plaies en Egypte, si j'ai bonne mémoire, et je me demandais pourquoi il n'y en avait que sept en Europe. J'espérais trouver l'explication de ce progrès à l'honneur de notre siècle et de la partie du monde que nous habitons avec l'indication détaillée de chacun de ces fléaux.

Mais M. Thions a négligé ce détail ; il s'est plongé dans le pot-pourri dès la première ligne, et il n'a pas jugé convenable d'en sortir.

Il serait difficile à l'auteur de faire croire qu'il a spécialement voulu prouver quelque chose. Il n'a songé qu'à récriminer sur tout ce qui existe et sur ce qui a été fait dans ces dernières années, et a pris pour prétexte et point de mire le journalisme.

Avec un peu d'imagination on peut aller loin... mais M. Thions, qui possède cette qualité au suprême degré, ce qui nuit peut-être aux autres s'il en possède, ne songe qu'à une chose : l'Eglise et sa domination. Et il y revient toujours bon gré malgré. Enfant terrible, il écrit avec un imperturbable sérieux.

« Entendez le sens commun qui vous crie de tous côtés : Ne faut-il pas que le genre humain soit gouverné par quelque chef, par quelque loi avec sanction, par le prêtre ou le militaire, par la baïonnette ou la chaire à prêcher, par la persuasion ou par la force ? Aimez-vous mieux l'Eglise que la caserne ? vous aurez l'Eglise. Mieux la caserne que l'Eglise ? vous aurez la caserne. »

La caserne ou l'Eglise !... le sabre ou la calotte !... Vraiment, il n'y a pas de milieu !... C'est la perspective de 1867 ! Oh ! mon cher abbé, puisque vous nous annoncez, en terminant votre brochure, que vous priez le Tout-Puissant qu'il nous ait en sa sainte garde, priez-le en même temps qu'il nous délivre de l'une et de l'autre.

Mais s'il fallait absolument choisir entre la robe noire et le pantalon rouge, j'en connais pas mal qui aimeraient mieux le rouge, c'est plus gai.

Cette petite citation suffirait pour faire apprécier l'homme et son livre.

Comme M. l'abbé se donne la peine de lire tous les journaux, il a trouvé qu'ils se divisaient en trois catégories :

« La presse désintéressée et de bonne foi à laquelle les vérités religieuses, littéraires, politiques et philosophiques mises en danger n'ont qu'à faire un signe pour la voir accourir à leur défense.... »

Cela ne vous représente-t-il pas un peu le boule-dogue ou le roquet qui jappe au moindre bruit.

Ce n'est pas à cette presse que l'auteur s'adresse, parce qu'il n'a pas « la prétentieuse folie de blanchir le lis ou de polir l'ivoire. »

Conclusion : la presse de bonne foi est celle qui est blanche comme le lis et polie comme l'ivoire....

Nous nous doutions bien que c'était toujours votre avis à vous et aux vôtres. Enfant terrible !

La seconde catégorie comprend la presse multicolore, mais qui n'est pas blanche.

Et la troisième la petite presse.

Il faut voir comme on les traite ! Si elles survivent au violent réquisitoire de M. l'abbé, elles seront solides.

Voici l'apostrophe à la grande presse qui n'est pas blanche.

« Ecole de bassesse, de flatterie, de lâche adulation, où les souverains se sont enhardis à fouler aux pieds les traités internationaux, les promesses de la foi jurée, le droit des gens aussi reconnu, aussi sacré que la religion dont il est fils. Ecole de despotisme et d'arbitraire.... etc., etc.... »

Le reste est un peu.... politique....

Et savez-vous pourquoi elle mérite toutes ces épithètes ? Parce qu'elle a laissé et laisse faire l'Italie, et parce qu'elle n'a pas débarrassé l'Europe de ce cadavre qu'on appelle la Turquie.

Mais c'est surtout à la petite presse que l'auteur réserve le choix de ses expressions et de son style.

La grande presse a, dit-il, été tuée par la petite : « c'est, qu'en sens contraire des écrivains qui parlent peu et font beaucoup, elle parlait trop et ne faisait rien ».

Et il ajoute :

Pour se justifier, la petite Presse répond : Il faut bien que je remplace ce qui n'intéresse plus par quelque chose qui intéresse. La grande Presse a préparé d'abord, et acquiescé ensuite les appétits du public à la nourriture de haut goût, aux mets épicés, au piment, aux spiritueux ; elle a fait des estomacs qu'elle ne contente plus ; il leur faut d'autres aliments : le petit salé, les sauces piquantes, les emporte-gueule, le gin, le cognac, l'absinthe. Aussi mes rédacteurs ont-ils pour but de piquer, de raviver, de stimuler la curiosité publique ; d'exciter, d'irriter sa malignité jusqu'à l'inflammation. Déjà, vous le voyez, ils ne piaffent plus dans le cercle restreint des cocodès, des cocottes et des petits crevés. Ils étendent leur sphère d'exploitation ; ils se répandent dans un champ plus vaste, glanant toutes les anecdotes, moissonnant toutes les chroniques, écumant tous les scandales, et se posant sans scrupule, ainsi que des mouches charbonneuses, sur toutes les putridités sociales pour en déposer le suc dans les ruches de leurs colonnes. A cela encore la petite Presse nous dit : Je fais de la distraction, cela délasse l'esprit. Dites mieux : cela vide des grandes choses pour le remplir des petites. Enceinte par vous de pasquinades, de corruption et de bouffonnerie, notre génération pourra-t-elle un jour enfanter autre chose que des pasquins, des corrupteurs et des bouffons ?

Et plutôt à Dieu qu'on ne vit pas sortir des fruits plus amers de cet enfantement de mouchards et d'espions d'un nouveau genre ! Je dis mouchards, parce que, s'ils ne sont pas payés par la police secrète, ils le sont par la perversité et la malice humaine, ce qui est encore pis. N'est-ce pas, messieurs, sous leur exhalaison, dans leur milieu fétide que nous voyons germer des temps, que nous voyons naître des mœurs où l'on peut dire avec tristesse : Ce n'est plus l'honneur qui fait les honorables, ce n'est plus la raison qui fait les raisonnables, c'est l'épée des bretteurs, c'est le fleuret des duellistes.

Race de moqueurs et de zoïles, un des plus funestes effets de vos critiques quotidiennes, de la distillation goutte à goutte de vos malices corrosives, c'est la destruction complète dans les esprits de tout respect, de toute considération, de toute déférence pour les supériorités naturelles, sociales et religieuses. Vous avez fait la solitude de l'indifférence autour d'elles quand vous n'y avez pas appelé le bourdonnement de la jalousie, dont chaque dard laisse une plaie.

Et toute cette diatribe qui se prolonge encore pendant quatre pages, se termine par la phrase prévue :

« Si le temps n'y met pas remède en créant des sociétés de surveillances pour les denrées alimentaires de l'âme, je vous l'affirme, avec conviction (laquelle ? celle de 1848 ou de 1867 ?) son empoisonnement suivra de près le débit général de ces toniques dangereux à dix centimes la feuille. »

Cela devait être écrit... L'Eglise a-t-elle jamais eu d'autre remède à offrir que la censure et le bûcher ?

Mais ce remède a été indiqué sans qu'on eût fait connaître la cause du mal. L'auteur répare l'oubli — un peu plus ou un peu moins d'ordre dans un pot-pourri ne tire pas à conséquence :

« Je crois voir pourquoi dans vos écrits sérieux comme dans vos feuilles légères, les trois-quarts de leurs pages au moins sont barbouillées par la griffe du mal. C'est que vos produits naissent d'un mauvais terrain et sous l'influence d'une mauvaise exposition ; vous n'êtes point tournés au soleil levant, qui est le CHRISTIANISME.

Evidemment l'auteur confond les points cardinaux, l'aurore avec le crépuscule...., mais il faut bien trouver un moyen de dire : prenez mon... christianisme.

Ceux qui nient la divinité de Jésus-Christ et l'immortalité de l'âme, ne sont ni plus ni moins que des fous dangereux, au dire de M. l'abbé ; « mais c'est un genre de folie auquel on refuse un certificat pour entrer à Bicêtre. »

C'est vraiment bien regrettable !... A-t-il au moins songé à l'agrandissement qu'il faudrait donner à l'hospice ? Probablement, car il ajoute :

« Il n'y a que le prince des ténèbres qui puisse, parmi ses plus mauvaises places, vous assigner la vôtre. »

Ainsi soit-il, charitable catholique. Il y a longtemps que nous sommes habitués à cette péroraison terrifiante.

La brochure se termine ainsi :

« Et vous, messieurs les journalistes, je vous adresse plus qu'une question à laquelle vous penserez, je l'espère, puisque vous êtes des penseurs : combien l'homme consacre-t-il de temps à la véritable vie qui est celle de l'intelligence

pour abréger encore ce temps ? Celui qui mange le pain du corps à la sueur de son front ; voulez-vous continuer de lui ravir les moyens de manger celui de l'âme à la sérénité de son esprit ? y sèmerez-vous toujours, avec le trouble et l'agitation, les germes de la tempête ? »

Ils auront bien à réfléchir ces penseurs de journalistes... M. l'abbé leur lance là une pensée bien profonde.

« Quels sont les principes que vous donnez pour base à vos constructions ? L'inconséquence, c'est de la poussière de ruines ; l'identité du vrai et du faux, c'est de la putréfaction intellectuelle qui entraîne bientôt la putréfaction morale... »

« Je crains que l'étoile de votre grande institution ne pâlisce comme celle des Paturats, et, qu'à bout de moyens, pour allécher vos abonnés, vous ne soyez réduits un jour à leur distribuer en prime, avec chaque numéro, un pantalon et une pipe. »

Je voulais vous dire un mot du style de M. l'abbé. — Après ces citations, franchement c'est inutile. Ce n'est pas de la littérature qui ait un *cachet satanique*.... celle-là ! Oh non !.... Que le catholicisme s'en vante !

Espérons que la guerre contre le journalisme ne s'arrêtera pas là, et qu'il se trouvera encore des membres de la Société de Saint-Vincent-de-Paul pour adresser une pétition au Sénat.

Henri T...

LETTERE STÉPHANOISE

A Monsieur le Directeur du journal le Réveil.

Jamais mieux qu'aux dernières fêtes le vieux proverbe menteur n'a trouvé son application : *L'homme propose et Dieu dispose.*

L'homme s'était proposé de s'en donner à cœur joie ; des affiches de toutes dimensions et de toutes couleurs, les unes françaises et les autres... dame !... peut-être pas même auvergnates, se prélassaient sur nos murs.

Le programme des fêtes du 15 août était aussi par trop alléchant, et chacun de s'en réjouir comme bien vous pensez, car, soit dit entre nous, Saint-Etienne n'a pas eu toujours pareil aubaine. Signe du temps !

Mais... *L'homme propose et Dieu dispose !*

Et dans cette disposition, une chose m'épate (passez-moi le mot : il est vrai), c'est que tous nous avons été volés, le bon Dieu a tiré la ficelle, et une averse générale nous a inondé tant et si bien que rien n'a réussi, sinon les salves d'artillerie ; il paraît que cette toute divine disposition a horreur de la poudre et n'a de puissance que jusqu'à concurrence d'un bourron de paille et de quelques grammes de salpêtre. — Est-ce aussi un signe du temps ?...

Mais en fait de volés, nous n'avons pas été les seuls : les bons Pères Capucins qui avaient fixé à ce jour-là l'inauguration de leur statue de la Vierge, ont eu à subir le même sort... elle est encore sur son estrade dans son étui en planches.

Enfin ce qui est différé n'est pas perdu ; ce sera un jour de fête de plus pour ces bons Pères, et comme au couvent les jours de fête sont des jours de galas, je vous laisse à penser si ces Messieurs ont ardemment demandé la pluie.

En fin de compte rien n'a bien réussi à Saint-Etienne : les illuminations ont totalement manqué d'effet, ainsi que le défilé pour la solennité du *Te Deum* annuel ; je n'excepte même pas, de ce déraillement général, le discours de M. le Préfet à la distribution des prix Napoléon, mais ceci avait encore le temps, pour cause ; il pleuvait et les tentures étaient si bien disposées, que M. le Préfet a été obligé de changer de place sur l'estrade, pour pouvoir continuer sa lecture, et vous savez qu'un discours interrompu autrement que par de frénétiques bravos, est comme le dîner réchauffé dont parle Boileau dans son *Lutrin*.

Dans une de mes précédentes lettres, je vous parlais des faits et gestes de notre Agence matrimoniale ; eh bien, le mariage que je vous avais signalé a eu lieu la semaine dernière ; espérons que ce sera le dernier, car, si je suis bien informé, M. l'abbé X... qui lit le *Réveil* (*ô tempora ! ô mores !*) a cessé toutes relations avec la dame... de ses pensées !

Après ça, il ne faut jurer de rien, et je crains là-dessous un *chat enfariné*, ce qui me pousse à fredonner par moments avec les gardes-chasse dans le *Songe d'une nuit d'été* :

Dans cet apanage
Pas de braconnage

Soyons la terreur
De tous maraudeurs (bis), etc.

Me voyez-vous d'ici en fonction de garde-champêtre !... Gardez à vous, mes lapins !...

Et dans cette nouvelle condition, croyez qu'il y a beaucoup à faire, surtout en ces temps de fêtes et de vogues... Allez plutôt voir sur la place Villebœuf se qui se passe de neuf à onze heures du soir, au beau milieu de la foule, à travers les barriques des saltimbanques qui couvrent le haut bout de cette place.

Cette affluence de comédiens ambulants et de bohémiennes balées résulte de la fête de la ville, ou plutôt d'un quartier de la ville (Saint-Roch). Mais ils arrivent toujours avec les mêmes bourdes et les mêmes grimaces à nous offrir pour quelques centimes. Rien de nouveau, rien de changé aux précédents programmes...

Entre toutes ces étranges figures, il faut cependant que je vous signale celle de la belle et sympa-

thique Mlle Louise Gannel, l'aérienne sylphide des Bouffes Italiens.

Rien de plus charmant que cette tête italienne, blanche comme un marbre, avec des yeux, oh ! mais des yeux... je ne vous dis que cela, et des formes donc !... brrrrr... J'en ai le frisson. Elle seule, dans la troupe des Bouffes Italiens, mérite d'être vue, même applaudie, n'en déplaise à M. Pietro Bono, qui ne manque pas d'un certain talent dans ses rôles de pitre, mais à part ces deux personnages, laissons courir le reste de la troupe, qui d'ailleurs est formée de Stéphanois dont la réputation laisse un peu à désirer.

JEAN PICK.

VIE

D'ARMAND LE BAILLY

(SUITE)

Il resta à Gavrav, au milieu de ce travail incessant, jusqu'en août. Vers la deuxième semaine de ce mois, il se disposa à partir. Il avait en manuscrit la majeure partie d'*Italia mia* ; il emportait une bonne et grande promesse de la part de son bienfaiteur ordinaire, cet homme si rare qui nous a interdit de prononcer son nom, celle que, lorsqu'il aurait un volume digne d'être publié, l'impression lui en serait payée ! Fortifié par cette pensée, il se sentait alerte, capable de supporter la vie terrible qu'il menait là-bas, à Paris où il souffrait tant, mais où il lui fallait être, parce que là seulement il pouvait lutter. Il partit donc, en adressant à sa famille et aux lieux au milieu desquels il avait passé l'été, de touchants adieux.

Adieux au vieux castel ! adieux à la tourelle
Où j'allais me nicher comme une tourterelle
Pour dormir et rêver pendant des jours entiers,
Où j'effeuillais les fleurs de lait des églantiers !
Adieux à ces objets chéris pendant l'enfance !
Adieux au champ Saint-Luc ! Adieux à la Bisance !
Adieux à la famille !... Adieux au père gris,
Qui n'a que quarante ans et qui déjà se penche
Comme les deux boureaux chétifs et rabougris
Qui sur notre jardin jettent leur ombre blanche.

Mes adieux à la mère autrefois rayonnante,
Dont la peau de satin fait voir un sang vermeil,
Mes adieux à la mère aujourd'hui frissonnante
De froidure, à trente ans ! — Pour elle le soleil !...
Adieux aux sœurs ! adieu, la petite et la grande !

Aux frères les adieux !

Mes adieux au plus grand qui pousse la charrue,
Arrosant de sueurs moites les longs sillons,
Semaillant des clameurs, des bruits sourds de la rue,
Chantant quand le vent chante et chantant les grillons !
A la grand-mère, adieux ! — En filant sa quenouille,
Je la vois se lever, avec son long bâton
Frapper dans le ruisseau, quand la verte grenouille
Sur les eaux, en sifflant, élève son menton.
Adieux au riche ami dont toujours la main s'ouvre,
etc.

Cette pièce, qu'il appela *Ma Chaumière*, et qui est la première d'*Italia mia*, mériterait seule, malgré ses imperfections, que ce petit volume ne périclît pas. Il y a en elle une étonnante vérité d'émotion, d'amour de la nature, d'identification avec elle ; nous savons dans la poésie française peu de pièces du même genre qui la surpassent pour les qualités que nous rappelons ici.

II.

Voilà le poète revenu à Paris. Comme toujours, il s'en va bien loin, vers les faubourgs, plus loin encore, à Grenelle, rue de Grenelle, dans la maison du n° 1. C'est là qu'il travaille, qu'il continue les pièces qui doivent former le faisceau d'*Italia* ; qu'il écrit, au jour le jour, ce qui peut lui permettre d'acheter un morceau de pain. Il retrouve les quelques personnes qu'il connaît, les petites revues, les petits journaux auxquels il collabore ; il a retrouvé surtout la pauvreté et son triste cortège. Il vit de privations, il vit de rien. La table de famille n'est plus là, quand les tiraillements de son estomac sonnent l'heure du repas, comme un carillon lugubre. Il a faim : pas de pain ; il pleut, ses membres grêles tremblent sous les premiers vents d'automne ; il a pour abri un logis délabré où il n'y a pas de feu. Alors il a des instants de désespoir :

« Oh ! je suis né sous une cruelle et sanglante étoile, écrit-il, il faut la suivre ; il faut aller à la Morgue en passant par le Pont-au-Change ou le filet de Saint-Cloud. »

Il tousse plus que jamais ; il a la fièvre ; il devient si faible que ses jambes fléchissent sous lui à chaque pas ; il tombe enfin sur son grabat. Qu'y faire, misérable et seul ? S'il n'est pourtant pas possible de s'en retourner au pays. Com-

ment d'ailleurs ? Encore si c'était tout que souffrir ! On pourrait souffrir et sans plainte au milieu de l'isolement et de l'abandon. Mais les soins, mais la nourriture que ce corps épuisé demande encore ; mais ces remèdes qui soutiennent et réparent ? Où aller ? Où prendre ce qu'il faut à celui qui n'a rien ? Où ? si ce n'est à l'hôpital ? Il y va donc, le pauvre enfant, malgré ses répugnances, malgré ses craintes. Il s'est levé comme il l'a pu ; exténué, obligé de s'arrêter à chaque pas, le deuil au cœur, il s'en vient frapper à la porte de la Charité où on le couche dans la salle Saint-Michel, au lit n° 14. Et il y avait trois semaines à peine qu'il avait quitté le pays.

Il ne reste à la Charité que quelques jours. Un des médecins de la maison s'intéresse à lui, lui remet un certificat avec lequel il est admis à l'hospice dit Asile impérial de Vincennes.

Nous ne pouvons donner ici une description de cet établissement, surtout après la promenade que M. Albéric Second y a dernièrement fait faire à ses lecteurs, avec son esprit et son talent de narrateur habituels. Qu'il nous suffise de rappeler l'idée qui a présidé à la fondation de cette maison, idée belle et humaine, de quelque part quelle vienne. Grâce à elle les malades des hôpitaux de Paris sont à peine entrés en convalescence qu'on les enlève au triste spectacle des douleurs et des misères des autres, à l'air tiède, chargé d'exhalaisons malsaines des salles communes, pour les transporter en pleine campagne. L'hospice est un bâtiment énorme entouré par des cours spacieuses plantées d'arbres et par des jardins. Adossé aux bois de Vincennes, il s'élève au bord de la vallée profonde où la Marne coule au milieu de ses îles couvertes de peupliers. Les convalescents trouvent dans cette maison une nourriture excellente, des soins généreux et délicats, une administration paternelle ; le linge y est de lin pur, d'une grande finesse ; tout y respire une abondance et une sobriété royales.

Le poète y rencontra ces bienfaits, et ce qui console de bien des maux et de bien des privations l'homme intelligent et malheureux, la déférence. Le directeur, les chefs des différents services de la maison lui furent bons et compatisants. Il allait chez eux ; ils l'entretenaient de ses espérances, ils l'encourageaient. On lui permit de temps en temps une promenade dans les bois d'alentour. Il put échapper ainsi, quelquefois, aux dégoûts de l'habitation en commun avec des étrangers et savourer la solitude si chère à l'artiste. Ces quelques heures de sortie étaient les seules où il travaillait vraiment et s'oubliait dans le labeur et le charme de la composition. Toutefois l'hôpital est l'hôpital, et Le Bailly ne se crut pas plus tôt à peu près rétabli qu'il se hâta d'en sortir. Son organisation fiévreuse ne lui permettait guère, d'ailleurs, de rester longtemps au même endroit. Son triste corps se traînait à terre, mais son imagination voyageait sans trêve, et il fallait souvent que le corps suivit, quoiqu'il en eût. Pas toujours pourtant ! Ecoutez cette lettre où il annonce son départ à M. Hippeau :

« Les futaies de Vincennes pleurent leur Sylvain, comme Orphée pleurait son Eurydice. Elles disent : Où vas-tu, poète ? Vous allez voir jaunir nos feuilles ; nous allons chanter le *Libera* de l'hiver. Reste ici pour secouer sur le lincoln de la nature mourante le goupillon béni trempé dans les larmes de ton cœur.

« Et j'ai répondu, moi, comme Millevoye :

Votre beauté navre mon âme,
Il me faut toujours le printemps.

« Adieu donc ; je pars pour l'Italie : les poitrinaires s'attirent ; la douleur aimante la douleur.

C'est sous ce ciel que je voudrais mourir. »

(La suite au prochain numéro)

ARISTIDE FRÉMINÉ.

EN L'AIR.

PETITE CHRONIQUE.

Toutes les fois qu'il surgit à l'horizon une nouvelle œuvre réellement littéraire ou artistique, nous sommes heureux de la signaler et de la recommander à nos lecteurs.

Il vient de paraître, chez tous les libraires de Lyon, sans tambour ni trompette, sans bruit, sans affiches et sans réclames une nouvelle publication

illustrée, intitulée :

Les Merveilles de l'Exposition universelle.

Nous avons sous les yeux les deux premières livraisons ; texte et gravures sont en tout point admirables.

C'est un chef-d'œuvre de typographie reproduisant les chefs-d'œuvre du Champ-de-Mars.

Du reste, pour donner une idée plus exacte de l'œuvre, nous allons reproduire l'avant-propos de l'ouvrage.

« L'Exposition universelle est une œuvre merveilleuse ; et cela est rigoureusement vrai, non-seulement au point de vue philosophique et social, mais surtout sous le rapport des éléments matériels qui constituent notre exhibition.

« Jamais, en effet, tant de productions inconnues, « rares ou parfaites n'ont convergé de points aussi « nombreux et aussi distants vers un même centre. « Jamais l'art et l'industrie, anciens ou modernes, « n'avaient révélé avec autant d'éclat leurs res- « sources infinies, leur puissance, leur majesté. » « Pour ne parler que des objets d'art, vit-on jamais « une telle abondance, une telle variété, un choix « plus expulsi de tous ces produits qui embellissent « la vie : tapisserie, tapis, papiers peints, glaces, « meubles, bronzes, orfèvreries, porcelaines, faïen- « ces, cristaux, bijoux, dentelles, cachemires, soie- « ries, tissus de toutes sortes, etc. !

« L'Orient tout entier, la Turquie, la Perse, l'Inde, « la Chine, Siam, le Japon, ont envoyé leurs éblouis- « santes richesses, si remarquables par l'entente du « décor qui s'y manifeste jusque dans les moindres « détails.

« Le nouveau apparaît dans toute sa vitalité. « L'Europe est là, avec ses procédés sûrs, sa fa- « brication savante, sa profonde science archéologi- « que (4) et son goût délicat.

« Que de chefs-d'œuvre accumulés ! Que de créa- « tions nouvelles ! Que de modèles pour l'avenir ! « Que d'enseignements !

« Nous n'exagérons pas en disant qu'il y a dans ce « spectacle le principe d'une force par laquelle le « monde va être poussé, comme il ne l'a jamais été, « dans la voie du progrès.

« C'est à certaines conditions toutefois, dont celle « qui nous préoccupe n'est pas la moindre : il faut, « en outre, que le jour où la dispersion de ces tré- « sors sera accomplie, alors que tous ceux que l'Ex- « position a attirés à Paris seront rentrés dans leur « patrie, il faut qu'il reste quelque chose de plus « qu'un souvenir confus et éphémère. Il importe « qu'une gravure et une notice sérieuses conservent « et propagent la connaissance de l'Exposition uni- « verselle.

« Plusieurs publications se sont proposé ce but. « Le public appréciera qui d'elles ou de nous l'aura « atteint le plus dignement.

Francis AUBERT.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur les deux premières livraisons pour que toute hésitation disparaisse.

Aldrige, le tragédien nègre, est mort.

Ça nous a fait un noir...

... de moins.

En guise d'hécatombe, le *Tintamarre* lui a sacrifié un éphéméroïde de... quatre vers :

C'en est fait, le sublime artiste
Aujourd'hui sous la terre dort ;
Loin de ses amis qu'il attriste,
Le tragédien maure est mort.



A l'occasion de la fête de l'Empereur, la LUNE a cru devoir PAVOISER !!!

C'est dans cette louable intention qu'elle a em- barbouillé son *fromage blanc* hebdomadaire, d'une large couche de bleu, de blanc et de rouge.

Le blanc domine ?

Est-ce l'effet de la reconnaissance ou le calcul d'une future solliciteuse ?

Nous ne l'ignorons pas. Les établissements publics doivent illuminer le 15 août.

Est-ce que, par hasard, la LUNE aurait eu le prodigieux toupet ou, ce qui serait encore plus incroyablement, l'adorable naïveté de se croire classée parmi ces derniers : — de se comprendre dans les monuments de l'Etat, les institutions utiles ! — et, comme telle, de se reconnaître fi cée d'accrocher à son enseigne le signe des réjouissances administratives... et impériales ?

Répondez, Mademoiselle. — Seriez-vous lancée ?...

Vous ne vous en doutez peut-être pas ; mais ce que vous avez fait là, — c'est très-politique... à la façon d'Adrien Marx.

Et dire que vous *pouviez* devenir populaire !

Comme on change, mon Dieu, comme on change ! Pour une feuille qui n'en voulait pas faire son métier, ce n'est vraiment pas trop mal commencer.

Raisonnement, pour un début, on ne peut pas demander plus.

Insensiblement et par des préparations successives, nous verrons la LUNE plier, s'incliner, se coucher jusqu'au moment où elle s'étendra à plat ventre sur l'horizon... de l'oubli.

Un peu de statistique, si vous le voulez bien ; une fois n'est pas coutume. Beaucoup d'entre vous ne se doutent probablement pas comment se paie cet ingénieux assemblage de bois et d'acier ; ce monde de rouages, ce chef-d'œuvre de mécanique qu'on appelle une locomotive ?

Au poids !...

Le kilogramme coûte 1 franc 75 centimes.

Chaque machine pesant de 35 à 40 mille kilogrammes vous arrivez à une moyenne de 65 à 72 mille francs.

(1) Il y aurait là matière à réfutation. Notre science archéologique n'est pas très grande. Ce que nous savons n'est rien en comparaison de ce que nous sommes destinés à apprendre.

Il y a environ en France 600 locomotives (express, omnibus ou remorqueuses), ce qui fait un total de 43,200,000 fr. qui courent jour et nuit les chemins... de fer, sans crainte des voleurs !

Le fait est positif.

Le *Figaro* l'a annoncé... sans réserves.

Au contraire !

Thérèse !...

Depuis que la *diva* a perdu sa puissante *gueule*, elle perd jour et nuit la tête ! elle ne boit plus, ne mange plus.

Elle veut être seule : s'habiller seule, se déshabiller seule, se coucher, s'endormir et se réveiller seule !!!

ETRANGE RÉCIT !

Elle fait journellement les actes de contrition les plus extravagants, les folies les plus sages.

Elle va finir par un coup de maître...sse.

Elle se marie !...

Parbleu ! s'écriait un de mes amis à qui je racontais le fait, puisque Thérèse a trouvé sa *voie* en la perdant, elle ne se marie probablement que pour — prendre une autre voie de mer.

Pour la Chronique :

JULES FRANTZ.

P. S.

Madame,

Monsieur,

Vous êtes priés d'assister à la *Distribution* SOLENNELLE des *PRIX* décernés à la petite et grande presse lyonnaise, ainsi qu'à tous les individus mâles et femelles qui, à un titre quelconque, se serait fait remarquer dans notre ville, pendant l'année scolaire 1866-67.

(Un extrait du travail de chacun sera exposé... aux regards de tous).

Cette cérémonie, qui ne peut manquer d'être intéressante et de piquer... la curiosité publique, aura lieu, le samedi 21 août, à dix heures du matin, dans les colonnes du journal *LE REVEIL*.

L'excellente musique de l'opinion publique voudra bien prêter son concours à cette fête... où l'administration brillera par son absence.

Un feu d'artifice sera tiré, par les cheveux, de la tête de plusieurs lauréats.

Il y aura des chandelles romaines ? des soleils tournants ? des feux de paille ? jongleurs ? cascades ? etc., etc.

On dansera.

J. F.

Variétés. — Le lecteur nous pardonnera de venir aussi tardivement lui rendre compte de la représentation d'*Hamlet*. — Que celui qui est sans péché nous jette la première pierre.

Après un repos de huit jours qui avait paru bien long aux amis de l'art dramatique, M^{me} Judith s'était enfin décidée à reparaitre sur la scène des *Variétés*, où le public était impatient de la revoir.

Cette rentrée avait attiré une affluence considérable ; jamais la foule ne s'était pressée si nombreuse.

Ce qui augmentait l'empressement et la curiosité, c'est que l'habile comédienne, en remontant sur la scène, devait s'y montrer dans un rôle de tous points nouveau pour elle. Jusqu'ici, M^{me} Judith était à peu près restée fidèle aux emplois inhérents à son sexe ; c'était donc la première fois qu'elle abordait un rôle d'homme, un rôle en dehors, par conséquent, des habitudes de son talent si classique et si pur.

Cette représentation offrait donc à la curiosité publique un double attrait de nouveauté ; on était avide de contempler la tendre Adrienne Lecouvreur sous le pourpoint noir d'*Hamlet* ; on voulait voir comment sa grâce toute féminine s'accommoderait des tirades farouches du jeune prince.

Quelque opinion, du reste, que l'on se soit faite à cet égard, on ne saurait qu'applaudir à cette tentative, également profitable pour l'art et le talent de l'actrice.

Mais je me hâterai d'ajouter que, de l'avis de tous, M^{me} Judith a été admirable, et qu'il nous serait difficile de formuler même la plus légère critique sur la manière dont elle a détaillé ce rôle.

La grande scène du quatrième acte, pendant laquelle elle se traîne sur les genoux devant le roi son oncle, a été surtout mimée avec un art qui a transporté d'admiration la salle entière.

Nous nous sommes demandé depuis, si la grande Rachel elle-même, eût été plus pathétique et plus émouvante.

Ajoutons que la charmante comédienne porte, avec une aisance parfaite, le pourpoint et le haut-de-chausse.

Jusqu'ici, il nous avait été donné de nous convaincre de son talent et de sa grâce ; mais dans le rôle d'*Hamlet*, nous avons pu admirer des beautés que nous n'aurions osé soupçonner.

Je dois à la vérité de dire que cette artiste était fort mal secondée.

LÉON SAINT-URBAIN.

Le Gérant : REYMOND.

LYON. — IMPR. DE V^e TE. LÉPAGNE, PETITE RUE DE COIRE, 10.